pour que le Saint-Esprit nous assiste dans toutes nos entreprises pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; bénissez nos diocésains, nos enfants, leurs maîtres et leurs maîtresses, afin que Dieu les protège tous et empêche qu'on les éloigne de Lui.

Nous confions encore en terminant à Votre sollicitude bienveillante qui s'exercera par l'intermédiaire de Son Excellence le révérendissime délégué apostolique la revendication de toutes nos libertés religieuses et surtout de nos libertés scolaires.

Baisant avec le plus profond respect les pieds de Votre Sainteté, nous nous disons, Très-Saint Père, de Votre Sainteté, les fils très soumis et respectueux.

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

Prince-Albert, 12 septembre 1890.

VISITE PASTORALE DE Mgr PASCAL.

J'ai laissé mon petit palais épiscopal le 12 juin et n'y suis rentré que le 31 août. Ce voyage m'a procuré beaucoup de joies et de consolations, mais n'a pas été sans danger ni sans fatigues. La voiture épiscopale est une charrette ou wagon tiré par deux bons chevaux conduits par un métis. La chapelle de voyage, la tente, les couvertures, les provisions, les chaudières, la hache, le fusil et le sac de voyage, constituent l'équipement du missionnaire dans le Nord. Nous avons parcouru 150 milles anglais en trois jours et demi par des chemins convenables parfois, mais souvent raboteux et difficiles. Arrivé au lac Vert, j'ai renvoyé mon homme et ai pris les lacs et les rivières. J'ai fait environ 700 milles par eau, soit en bateau plat, soit en esquif, soit surtout en pirogue ou canot

d'écorce, conduit par nos Indiens. Enfin, au retour, je me suis laissé conduire durant deux semaines par des chevaux attelés à un wagon et puis à une voiture : soit encore une distance d'environ 250 milles, mais, cette fois, par des chemins presque impossibles. Nous avons traversé des forêts, des rivières, des prairies, des bourbiers, des marais de foin, des pays tremblants (appelés, dans le pays, *ventres de bœufs*). Si le cheval a le malheur de percer de son pied la couche d'herbes flottantes, il pourra disparaître dans le bourbier sans fond.

Il faudrait un volume pour décrire les incidents de ce voyage. En résumé, il suffit de dire que tout s'est mis de la partie pour le rendre pénible et méritoire. Les pluies d'orage ont gonflé les rivières et les ont changées en fleuves. Les chemins sont devenus des bourbiers. Le tonnerre, la grêle, les coups de soleil, les vents impétueux, les nuits froides, et, par-dessus tout, les taons, les brûlots ou petites mouches, et aussi les maringouins par essaims, rien n'a manqué. Deux fois la nuit ma tente a été arrachée et enlevée pendant l'orage. Une fois je me suis réveillé dans un bain de pluie. Que voulez-vous ? C'est ma faute, j'avais eu la maladresse de la dresser dans un bas-fond. Plusieurs fois j'ai dû descendre de voiture au milieu des marais où les chevaux étaient embourbés jusqu'au poitrail, et les aider à sortir du marais en tirant sur le câble ou en poussant à la roue. A Battleford, à la veille de terminer mon voyage, j'ai eu l'idée de sauter par-dessus bord pour me soustraire à un danger imminent, car le cheval, effrayé par le son des cloches, nous conduisait en reculant dans un précipice. Dans ce saut périlleux, j'ai eu la mauvaise fortune de frotter le moyeu de la roue et en ai gardé un pénible souvenir. Les maringouins, plus nombreux et plus méchants que jamais, ne nous laissaient de repos ni le jour ni la nuit. Nous avions

les mains, le cou et le visage enflés. Mon métis, qui conduisait les chevaux, ne pouvant se défendre comme moi des piqûres de maringouins, me disait en riant : « Ah ! Monseigneur, c'est encore bon que vous soyez là, car je serais porté à perdre patience et à dire des gros mots contre ces mauvaises petites bêtes. Il y en a un peu trop vraiment. » — « Il faut bien t'en garder, lui dis-je, elles piqueraient bien davantage. Attends ! il n'y en aura pas là haut dans le ciel. — Ah ! j'espère bien que non », me répondait-il. Il se plaisait parfois, le brave homme, à me demander pourquoi le bon Dieu avait créé ces insectes. La réponse était facile.

Je ne dis rien de la vie de camp et de la nourriture prise en voyage, tantôt sur une pierre plate au bord d'un lac, tantôt sur l'herbe de la prairie, au pied d'un arbre, sous la tente et parfois sur les genoux en descendant le courant des eaux, assis dans la nacelle. Tout cela pourrait être appelé *pique-nique* si l'on avait l'abondance et le bien-être des pays civilisés. On n'éprouve pas grand plaisir à manger en plein air un morceau de lard fumé brûlé au fond d'une poêle à frire, quand la chaleur vous étouffe. Quel contraste avec la température de l'hiver, alors que le missionnaire savoure un morceau de pemikan près d'un brasier ardent qui dégèle ses membres engourdis par 45 degrés de froid ! Le missionnaire ne peut tout avoir en même temps, et il est heureux, en été, de pouvoir attraper parfois un beau canard et un poisson. Voilà la vie ; disons-le de suite, le souvenir de ces petites privations et de ces rudes fatigues est vite oublié quand on arrive près d'une Mission ou d'une résidence. Le drapeau tricolore sur lequel est l'image du Sacré Cœur flotte à la proue de la nacelle. L'Indien, dont le regard est si pénétrant, l'a aperçu dans le lointain. Une détonation a déjà répandu la nouvelle dans tout le camp. Le

missionnaire hisse son drapeau au bout du mât, la cloche appelle les fidèles, et en quelques instants tout le monde accourt au rivage. Les fusils se chargent et l'on reçoit le grand priant au son de la cloche et sous une forte décharge de mousqueterie qui se prolonge jusqu'à ce que l'évêque mette pied à terre. Alors le missionnaire fait mettre ses fidèles à genoux sur plusieurs lignes : d'un côté sont les hommes, et de l'autre les femmes et les enfants. Tous veulent toucher la main du grand priant, baiser son anneau et recevoir sa bénédiction. La cérémonie dure parfois assez longtemps, lorsqu'ils sont 600 ou 800. Mais quel spectacle touchant quand, le dimanche suivant, nous verrons la chapelle remplie de fidèles, que 300 Indiens s'approcheront de la sainte table pour y recevoir la sainte communion et que la confirmation sera donnée à 60 ou 80 de ces pauvres enfants des bois. La piété, la simplicité, le bon vouloir, l'amour du chant et de la prière, tout console chez l'Indien converti et civilisé. A l'église il écoute, il prie, il chante et ne dit jamais : « C'est assez. » Oh ! quel bienfait a produit la religion sur ces êtres infortunés. Avec quelle ferveur ils prient pour leurs bienfaiteurs : les membres de la Propagation de la Foi et de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. J'ai éprouvé à peu près les mêmes consolations dans tous les postes que j'ai visités : au lac Vert, à l'île à la Crosse, au portage Laloche, à la rivière Laloche, à la rivière au Bœuf, au lac Canot, au lac des Prairies, au lac Brochet, dans les Réserves, à Battleford, etc.

Dans une de ces stations, les pauvres Indiens, admirables de foi et de bonne volonté, ont voulu m'accompagner au départ jusqu'au rivage, une distance d'un bon kilomètre. A mon insu ils avaient attaché mon petit drapeau au bout d'un long bâton. Le plus vieux de la tribu, homme à cheveux gris, a ouvert le défilé en portant gra-

vement les couleurs de la patrie qui flottaient au vent. Le drapeau tenait donc lieu de croix de procession. Je marchais à la suite, et les chefs indiens suivaient tous. Que c'est beau, me disais-je. On dirait que notre Indien compte ses pas. C'est égal, je suis heureux de voir le drapeau de la patrie porté ainsi solennellement par un bon sauvage converti et civilisé. Quoique sur une terre étrangère, sur le sol canadien et anglais, nous pouvons dire, avec le commandant Marchand, que le drapeau français est celui de la civilisation et du dévouement.

Arrivés près de nos canots d'écorce, ces braves gens tombent à genoux sur le rivage : hommes, femmes et enfants, tous sont là. C'est l'heure des adieux. Je leur dis un mot d'encouragement, je les félicite et les remercie, et puis je lève les mains au ciel pour attirer les bénédictions de Dieu sur eux. Je leur touche la main et nous poussons au large.

Ces pauvres gens tirent des coups de fusil pour manifester leur bonheur. Ils nous disent de prier pour eux et de revenir bientôt. Les larmes coulent de leurs yeux en nous voyant partir. Voilà bien des scènes qui font oublier la misère, les sacrifices et les privations, et qui sont la récompense promise à l'apôtre.

Albert Pascal, o. m. i.

MISSION DE SAINTE-GERTRUDE AU LAC PÉLICAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD.

Cette Mission se trouve sur le plateau le plus proche du haut Churchill, dans une langue de terre qui s'avance sur le lac Pélican.

En 1846, le R. P. Taché et M. Laflèche furent les pre-